

Carol Shields, Robert Finley, Linda Leith

Hélène Rioux

Number 118, Summer 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37098ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rioux, H. (2005). Review of [Carol Shields, Robert Finley, Linda Leith]. *Lettres québécoises*, (118), 31–32.



Carol Shields, *Miracles en série*
(traduit de l'anglais par Benoît Léger),
Montréal, Triptyque, 2004, 232 p., 19 \$.

Sur les miracles

La vie est magique, semble nous dire Carol Shields dans ce recueil.

La vie, je ne sais pas, mais une chose est sûre : ces nouvelles le sont.

Vingt et une nouvelles comme une suite de miracles. Qu'on me comprenne bien : les miracles proposés par Carol Shields n'ont rien de mièvre. Rien à voir avec ces petites merveilles du quotidien — éclosion d'une fleur, soleil sur la neige, sourire d'un enfant — dont les adeptes de la pensée positive nous rebattent avec componction les oreilles. Ici, la vie est même plutôt cruelle. Ironique souvent.

Les miracles relatés par Carol Shields (et dont Benoît Léger nous livre une traduction en tout point remarquable) sont davantage de l'ordre des coïncidences. La première nouvelle, qui donne son titre au recueil, en donne aussi le ton. Voyons plutôt :

Plusieurs miracles survenus cette année sont passés inaperçus. Exemple : le 3 janvier au matin, sept femmes faisaient la queue à un solde de lingerie fine à Palo Alto, en Californie, et, par hasard, chacune de ces femmes s'appelait Emily. Exemple : le 16 février, quatre inconnus (trois hommes, une femme) lisaient tranquillement sur le siège du fond de l'autobus 10, à Cincinnati, dans l'Ohio ; chacun lisait une édition de poche des Gens de Smiley de John Le Carré. (p. 15)

Tout le livre est comme ça : de petits faits en apparence anodins se suivent et, à la fin, tout est lié sans qu'on comprenne pourquoi ni comment. Miracles.

Des miracles qui, parfois, n'exercent aucune influence, ne changent en rien le cours des choses. Ils sont posés là comme les points d'exclamation (ou d'interrogation) ponctuant l'existence. D'autres fois, un détail fait au contraire tout basculer.

Cruauté, disais-je. Encore une fois, rien de flamboyant non plus. Les horreurs de la guerre, les effusions de sang, les tortures psychologiques n'ont pas leur place ici. La cruauté est insidieuse et les coups de griffe traversent à l'occasion la surface apparemment lisse de la vie. Dans « Quand Mrs Turner » tond le gazon, par exemple, une femme sur le déclin tond sa pelouse avec enthousiasme, vêtue d'un short qui révèle ses cuisses envahies de cellulite, sans se douter de tout le mal que ses voisins pensent d'elle. En peu de pages, sa vie entière défile, une vie dans l'ensemble assez terne, semblable à des millions d'autres vies. Depuis quelque temps, elle fait chaque année un voyage organisé avec ses deux sœurs. Au Japon, un petit homme chauve, professeur de littérature et poète sans gloire, faisait partie de leur groupe. Le recueil qu'il publie à la suite de cette expérience lui permet de remporter un prix international et d'accéder enfin à la notoriété. Il y tourne

en ridicule trois touristes vulgaires, et plus particulièrement la pauvre Mrs Turner « à l'ensemble-pantalon rose, aux ongles d'orteils rouges, au postérieur comme des pamplemousses, aux souvenirs criards... ». « Cette souillure, conclut-il, elle l'avait étalée devant l'exquis et vénérable Pavillon d'or de Kyoto aux proportions parfaites, prouvant ainsi [...] que la beauté sublime peut être amenée jusqu'aux yeux, aux oreilles et aux lèvres des êtres, et passer inaperçue. » (p. 30)

Dans « Les autres », Robert et Lila, un jeune couple en lune de miel en Normandie, viennent en aide à un inconnu en encaissant un chèque de cinquante livres. Par la suite, cet Anglais leur fera parvenir chaque année une carte de vœux à Noël, qu'il signe de son prénom, Nigel, et de celui de son épouse, Jane. La vie s'écoulera, comme une morne autoroute, avec ses brisures et ses raccommodages, Robert rêvant de cette Jane qu'il n'a jamais vue, et Lila, de ce Nigel qu'elle n'a jamais revu. Où est l'amour ? semble avec insistance demander Carol Shields. Est-il ailleurs que dans les rêves ?

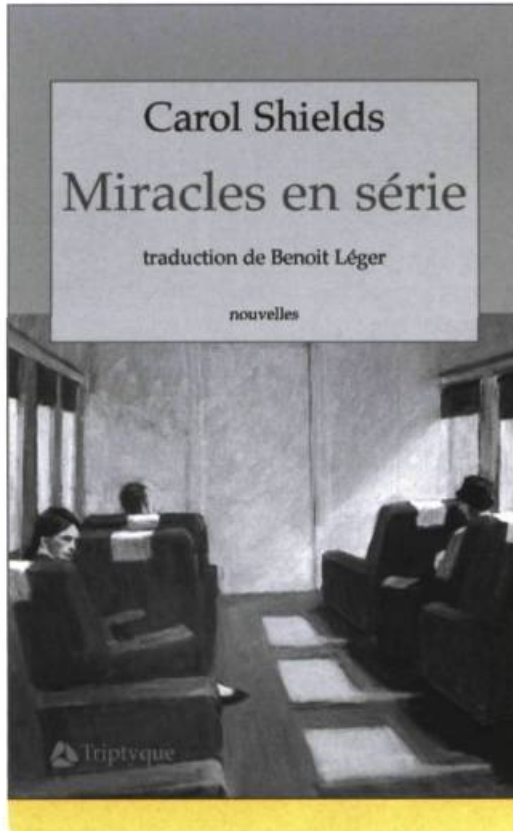
Dans « Amour, tendre amour », un homme passe devant une boutique de chaussures orthopédiques. Dans la vitrine, un écriteau porte les mots « WENDY EST DE RETOUR ». Il s'éprend aussitôt de Wendy, comme il s'était épris d'une Louise dont le nom était écrit sur le glaçage d'un gâteau d'adieu, et d'une Sherri, au nom pulvérisé en rouge sur la paroi

d'un rocher, à cinquante kilomètres au nord de Kingston. « L'amour, nous dit l'auteur, trouve des stratégies convaincantes, et les amoureux sont pleins de ressources et de ruses. » Et la nuit, quand sa femme endormie ronfle doucement à ses côtés, « il entend souvent le son étouffé de voix de femmes, et quelqu'un qui l'appelle par son nom » (p. 153).

Un autre aspect fascinant du recueil est l'importance accordée aux livres, à l'écriture, aux mots, présence, pour ainsi dire, essentielle, dans chacune des nouvelles. Les personnages sont tour à tour poètes (« Mrs Turner », « Les marins perdus en mer »), « abrégiateur » — résumant des romans pour des clubs de livres — (« Accidents »), conférenciers (« Scènes », « Les mots »), romanciers (« Miracles en série », « Débordements de circonstance »), essayistes (« Prendre le train »), professeurs (« La métaphore est morte — circulez ») ; ils lisent des livres (*Mansfield Park* de Jane Austen dans « Invitations »), en reçoivent en héritage (« Les autres »), écrivent des lettres (« Poupées, poupées ») ou leur journal intime (« Le journal »), reçoivent ou envoient des cartes (« Pardon », « Invitations »). Dans tous les cas, les mots écrits jouent un rôle de premier plan.

Des mots que Carol Shields manie avec une dextérité qui ne se dément jamais. Observant le monde d'un regard empreint à la fois d'ironie et de compassion, d'intelligence et de poésie, elle nous en brosse ici un portrait magistral.

Née aux États-Unis, Carol Shields a écrit des romans, des nouvelles, de la poésie et du théâtre. Elle a notamment remporté le prix Pulitzer et le Prix du Gouverneur général pour son roman *La mémoire des pierres*, également mis en nomination pour le Booker Prize. Elle est décédée en 2003.



Robert Finley, *Les Indes accidentelles*
(traduit de l'anglais par Ivan Steenhout),
Lachine, la Pleine Lune, 2004, 126 p., 17,95 \$.

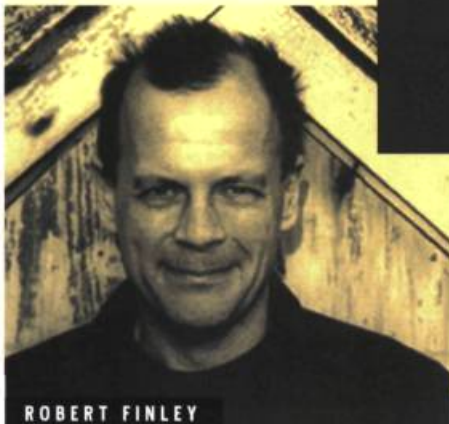
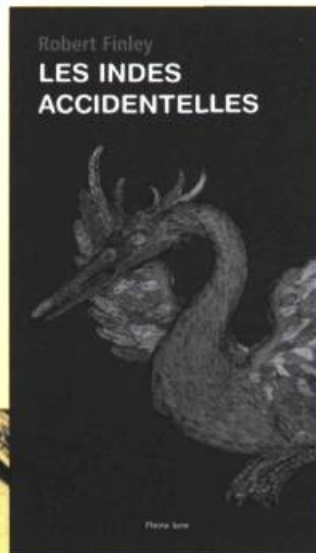
Christophe Colomb réinventé

On a déjà écrit d'innombrables livres sur Christophe Colomb et ses voyages, on a tourné des films grandioses. Était-il possible d'arriver avec quelque chose de neuf sur le sujet ?

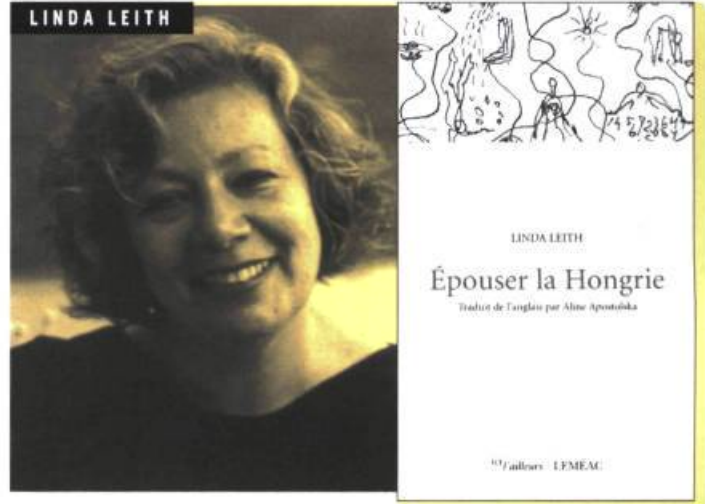
Avec *Les Indes accidentelles*, Robert Finley a relevé brillamment ce défi. Le livre se divise en quatre parties : « Un départ », « Pourquoi les marins sont prêts à croire n'importe quoi », « Les Indes accidentelles » et « Traduction ». On y découvre un Cristoforo nourrisson, « en équilibre instable sur le bord de son univers de bébé, en route, incontestablement, vers l'est » (p. 17), puis, jeune homme, avec son frère Bartolomeo à Lisbonne, accablant de questions un navigateur, survivant d'un voyage vers l'Angleterre qui a mal tourné, annotant fébrilement les pages de *Imago Mundi*. Plus tard, à Palos de la Frontera, il fait un rêve dans la cabine de son vaisseau. « Il semble aussi que mon navire soit devenu de pierre. Je me rends compte que je pleure et que le flot de sang qui se déverse du pont du navire de pierre dans la mer infinie est celui de mes larmes. » (p. 33) Il suit le cours du fleuve jusqu'à la mer, et « la route vers l'ouest est la route vers l'est. Le chemin du départ est celui de l'arrivée » (p. 38). Nous le suivrons jusqu'au bout de sa route, penchés avec lui sur les cartes et sur le journal où il note ses doutes et ses espoirs, nous accosterons à ses côtés le littoral du Nouveau Monde, puis nous reviendrons avec lui à Séville, avec ses souvenirs.

Ce récit est une envolée, écrit dans une langue éblouissante, que la traduction rend admirablement.

Professeur de littérature anglaise à l'Université Sainte-Anne, en Nouvelle-Écosse, Robert Finley a reçu en 2001



le Cunard First Book Award pour ce roman. La traduction d'Ivan Steenhout a remporté le Prix du Gouverneur général en 2004.



Linda Leith, *Épouser la Hongrie* (traduit de l'anglais par Aline Apostolska), Montréal, Leméac, coll. « Ici l'ailleurs », 2004, 144 p., 15, 95 \$

Un récit intimiste

Dans *Épouser la Hongrie*, Linda Leith raconte avec beaucoup de simplicité les trente années de sa vie passées avec Andy, un Hongrois qu'elle a rencontré à dix-neuf ans, l'été où ils travaillaient tous les deux au Manoir Richelieu, à Pointe-au-Pic.

Dans *Épouser la Hongrie*, Linda Leith raconte avec beaucoup de simplicité les trente années de sa vie passées avec Andy, un Hongrois qu'elle a rencontré à dix-neuf ans, l'été où ils travaillaient tous les deux au Manoir Richelieu, à Pointe-au-Pic. Étudiants (lui en sciences politiques, elle, en lettres), ils sont séparés quelque temps quand elle va poursuivre ses études à Paris. Il lui écrit de longues lettres pour lui dire qu'il s'ennuie d'elle, et elle le rejoint à Montréal, puis s'installe à Londres avec lui. Ils reviendront ensuite à Pointe-Claire, puis feront un séjour en Hongrie, où Andy restera sans elle.

« Je caressais l'idée d'être écrivain, nous confie Linda Leith, mais sans avoir grand-chose à dire, et en sachant encore moins comment m'y prendre pour l'exprimer. » (p. 62) Son livre est surtout le récit de ce rêve dont la réalisation est sans cesse remise à plus tard. Car en épousant « la Hongrie », elle a pour ainsi dire mis une croix sur ses rêves d'écriture. Toute son énergie, elle la consacre à s'occuper d'Andy (ses rêves et ses projets passent bien sûr en premier), de leurs enfants, de sa famille et de ses amis, à apprendre la langue et la cuisine hongroises et à tenter de pénétrer une culture qui demeure obstinément fermée.

Son mariage prendra fin quand elle décidera de se lancer dans l'aventure de l'écriture. « J'inventais un monde, mon propre monde. J'avais passé tant d'années à essayer de devenir un élément du monde d'Andy, convoitant un univers qui ne serait jamais le mien. Adopter son univers avait été beaucoup plus simple qu'inventer le mien propre, mais en définitive il n'y avait rien à faire avec ça. Je devais devenir écrivain. » (p. 137)

Un témoignage touchant, auquel la traduction souvent médiocre, déficiente d'Aline Apostolska ne rend pas justice.